

L'hiver on nous laisse, au vent, au froid, à la pluie, à la neige.—Mange ou crève, dit-on.

Au toit, on ne nous donne rien. Si la neige est épaisse, c'est une poignée de paille, et pas souvent.—Mange ou crève, dit-on.

Ensuite on laboure les terres et nous vivons dans les chemins. Oh la malheureuse vie !

L'été, c'est cent fois pis. Nous n'avons qu'un chétif brin d'herbe, dur, brûlé, couvert de poussière. Les mouches nous abîment, le soleil nous cuit.—Faut manger ou crever.

Dans les chemins, la poussière nous écrase, nous en avons dans le nez, la bouche et la gorge et la poitrine à ne pouvoir bêler.—Souffre ou crève, dit-on.

On nous renferme dans un toit sans fenêtres, sur un fumier chaud comme de la braise, et pas une goutte d'eau.—Souffre ou crève, dit-on.

La brebis ne boit pas, dit Saugrenu.—Elle ne boit pas sans soif, comme toi, vieil ivrogne. Mais tout animal a besoin d'eau dans les chaleurs.

Dam ! arrive un temps où tout crève, mères et petits.—Alors Saugrenu va au devin, disant : c'est un sort.—Oui, c'est un sort, vieux sot.—Qui l'a donné ? C'est une tête d'âne, un routinier, un fainéant, un gourmand, c'est Saugrenu.—C'est-il vrai ?... Oui, dit Tapageau, avec sa grosse voix de bon homme de chien.

Oh ! que la brebis du routinier est malheureuse, reprend Rosette ! elle crève de soif et de misère, et l'on prend encore le lait du pauvre petit, pour le crever aussi.—La v'là, la v'là, la mauvaise bergère, dit tout bas Rosette.—Ils se sauvent tous trois dans un blé.

Rococo prend Saugrenu dans ses bras, le caresse, l'embrasse et le dorlotte comme un enfant au maillot. Oh ! le bon laboureur, disait-il, le bon nourrisseur de brebis ! on n'en a pas 13 à la douzaine de cette façon.—Et Saugrenu était tout fier des caresses du diable.

Il n'était content, le pauvre diable ; battu, frotté, sans pain ni vin, ça lui donnait le mal de tête et fortement. Il faisait aller ses deux oreilles de loup, prenait ses cornes avec ses pattes, sautait, allait, songeait, écoutait.—Il aurait de bon cœur fait un mauvais coup.

Le petit bonhomme Courtibus.

Vous ne labourez presque pas, dans ce pays, lui dis-je...

Non, répondit-il.

Aussi la récolte est petite ?... Oui

Le revenu n'augmente guère ?... Non.

Il est comme il y a 500 ans ?... Oui.

Nourrissez-vous plus de bétail qu'autrefois ?... Non.

Si vous faites plus d'argent, c'est qu'il est plus cher ?... Oui.

Combien une ferme de 100 boisselées (ou 15 hectares) a-t-elle de charrues ?... Une.

Combien celle de 200 (ou 300 hectares) ?... Une.

Celle de 300 ?... Une.

Celle de 400 ?... Une.

Celle de 500 ?... Une.

Celle de 600 ?... Une.

Si tu avais une commune, un canton, tout le pays, combien en aurais-tu ?... Une, répondit-il encore. Trouves-tu ça bien ?... Oui.

Ne faut donc augmenter les charrues, quand on augmente de terre ?... Non.

Le père Coutumet.

Cet homme ne parle guère, dis-je en le quittant... Il ne s'appelle pas Courtibus pour rien, dit le père Coutumet ; il ne dit jamais qu'un mot, c'est sa coutume.

Dis-moi donc, toi, pourquoi vous ne labourez pas vos terres ?... Ce n'est pas la coutume.

Semant peu, vous avez peu de paille et peu de fumier ?... C'est la coutume.

Si vous faisiez des prés vous auriez du foin pour nourrir à l'étable... Ce n'est pas la coutume.

Plus vous avez de terre, moins vous semez ?... C'est la coutume.

Vous auriez le double, faisant trois fois plus de fumier, cultivant autrement... Ce n'est pas la coutume.

Je crois que vous êtes un tantinet fainéant... C'est la coutume. Fuyez-vous les foires et les cabarets ?... Ce n'est pas la coutume.

Michel Lembrouille.

Explique-moi, l'Embrouillé, pourquoi vous labourez si peu dans ce pays, demande un de nos laboureurs. . . Le voici, répondit-il :

Ce pays, je ne sais trop, veut être cultivé je ne sais comment. Ce qu'on fait ailleurs, je ne sais pourquoi, peut-il se faire ici, je ne sais pas. Mais ce que je sais bien, si je sais un petit, ou ne sais rien, c'est qu'on cultive ici comme on cultive. Si je sais quelque chose, c'est la meilleure raison que je sache.

Bien expliqué, dit le laboureur, tu es un habile homme.

Ah ! répond Bredouillard, je vas vous conter ça, dit-il qui dit.—Un jour je ren-